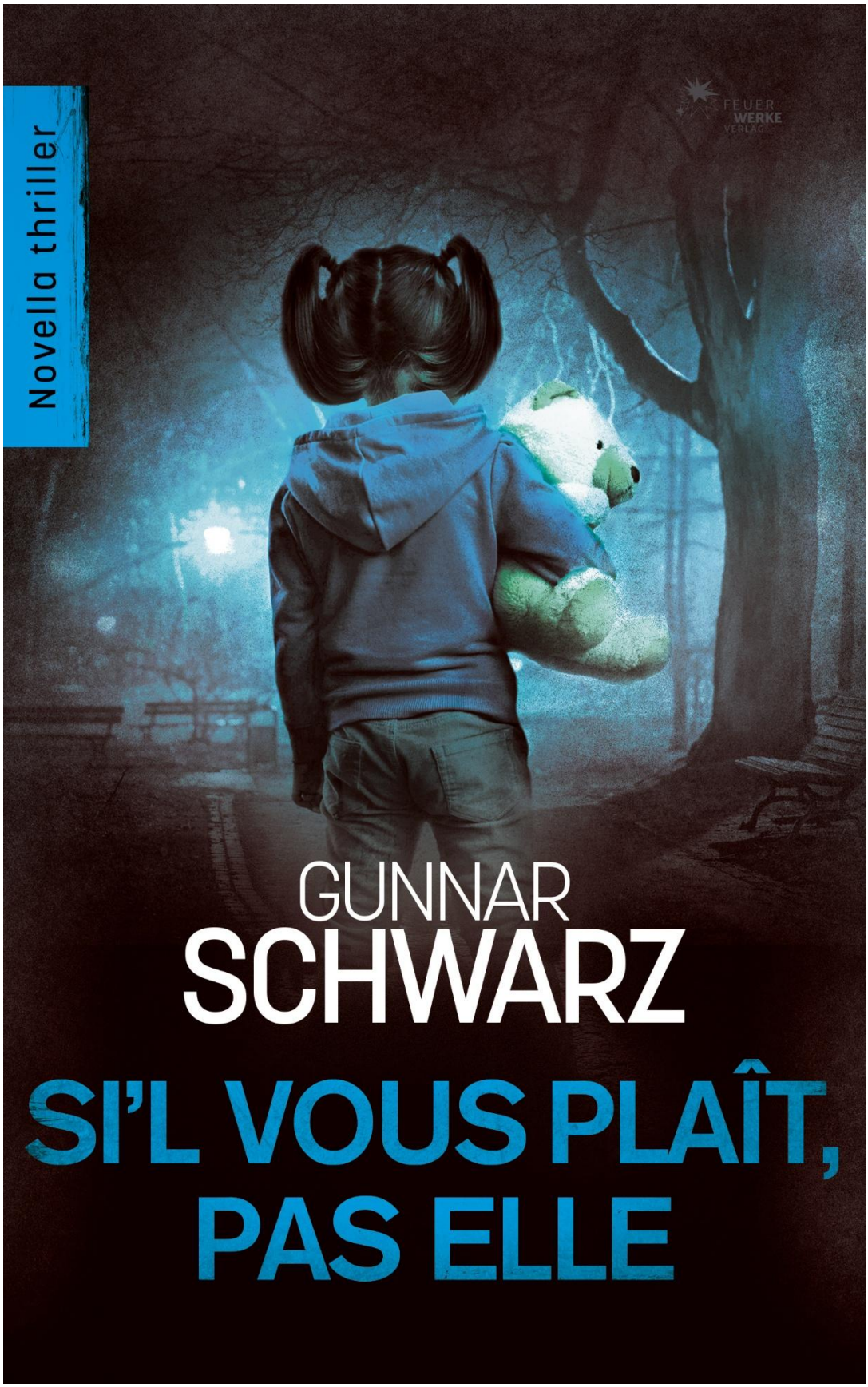

Novella thriller
FEUER WERKE VERLAG
GUNNAR
SCHWARZ
SI'L VOUS PLAÎT,
PAS ELLE

Le livre

— Ce sont des pieds que je vois, là-haut ? Des chaussettes roses ? Mon Dieu… c'est un enfant ?

Un murmure traverse la foule lorsqu'une fenêtre s'ouvre sur la place du marché, au-dessus de l'horloge dorée du clocher, laissant apparaître de petits pieds chaussés de socquettes roses. Quelques instants plus tard, le reste du corps se montre, hissé par la fenêtre au bout d'une corde. La foule se fige. La police est alertée en urgence.

Lorsque le commissaire Theo Sammers arrive sur les lieux peu après pour apaiser les esprits, un frisson glacé lui parcourt l'échine. Ce qu'il a sous les yeux lui est bien trop familier…

L'auteur

Je n'aurais pas pu faire autrement. Né à la fin des années soixante-dix dans une famille d'écrivains, mon chemin vers la littérature était, en quelque sorte, tracé d'avance.

Inspiré par mes parents et mes sœurs, j'ai commencé à écrire mes premières nouvelles à l'adolescence et ai peu à peu développé un style d'écriture riche et varié. Le genre dans lequel je me sens le plus à l'aise est le thriller. Le désir de créer, par mes mots, une tension palpable me pousse à travailler sur mes histoires chaque jour.

Lorsque je quitte mon bureau, c'est le plus souvent pour de longues promenades avec mon chien. Le calme de la campagne du nord de l'Allemagne m'inspire et ouvre la voie à de nouvelles idées. J'aime la tranquillité et la solitude. Et bien que je ne sois ni timide ni asocial, j'ai décidé de garder mon visage secret — pour l'instant.

Avant de commencer ta lecture

Une histoire change lorsqu'elle voyage — mais sa tension demeure.
Celle-ci est née en allemand et vit désormais en français.
J'ai fait de mon mieux pour en préserver la force, le rythme et le souffle.
Si une phrase te semble étrange, n'hésite pas à me le signaler à feedback@gunnarschwarz.de — ton retour compte vraiment.
Bonne lecture.

S'il vous plaît, pas elle

Novella Thriller

Gunnar Schwarz

© 2021 FeuerWerke Verlag, tous droits réservés

Maracuja GmbH, Laerheider Weg 13, 47669 Wachtendonk, Germany

Conception de la couverture : Chris Gilcher – buchcoverdesign.de avec l'utilisation des images Adobe Stock ID 110878970, 73576379 et freepik.com

Révision linguistique : Chantal Eibner
Traduction : commandée par FeuerWerke Verlag
Révision rédactionnelle : Gunnar Schwarz

Toute ressemblance ou confusion possible entre les personnages fictifs de ce livre et des personnes réelles serait purement fortuite et involontaire.

Tous les textes et images de ce livre sont protégés par le droit d'auteur et ne peuvent être utilisés par des tiers sans l'autorisation explicite de l'auteur, du titulaire des droits et de l'éditeur.

Table des matières

Prolog

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Épilogue

Prolog

C’est ainsi que cela se passera.
Je regarderai.
Et lui, il paiera.

J’ai choisi le grand carillon doré de l’ancien marché pour ma vengeance ; après tout, il a toujours été l’emblème de la ville. Ce sera un mémorial digne de ce nom. Aujourd’hui encore, il retentit chaque jour, précisément à midi. Au douzième coup, les petits rouages s’animent tandis que résonne la Chanson des Nibelungen, emplissant la place de musique. Une poignée d’habitants et de nombreux touristes admireront le spectacle. Mon œuvre. Demain est le grand jour. Nous serons un vendredi, en plein mois de juin. Comme toujours à cette période, la place du marché sera noire de monde.

Je l’imagine déjà. Un léger murmure parcourra la foule lorsque les deux aiguilles dorées atteindront le douze et que le gong retentira. Un petit volet s’ouvrira. Au début, personne ne remarquera rien. Puis viendront les premiers regards perplexes. Les gens du coin se demanderont ce qu’il se passe, tandis que les touristes ne percevront rien d’inhabituel — du moins pas immédiatement.

Cela changera dès que les deux petits pieds apparaîtront sur l’étroit rebord de la fenêtre. Le murmure de la foule enflera ; on chuchotera, on s’interrogera, on pointera du doigt. Ce sont des pieds ? Des chaussettes roses ? Grand Dieu, un enfant ? Que se passe-t-il ?

Ils se demanderont s’il s’agit d’une mise en scène dont ils n’auraient pas été informés. Ou peut-être d’une protestation artistique ? Que cela pourrait-il être d’autre ?

Puis tout deviendra un peu plus clair. Aux petits pieds succéderont les petites jambes, puis le reste. Ça tombe, ça descend, mais ça ne touche jamais le sol. Une corde le retient. Ils auront le souffle coupé ; des femmes cacheront les yeux de leurs enfants ; sous le choc, certains porteront les mains à leur bouche, pétrifiés d’effroi, et détourneront le regard.

Et puis… ils appelleront la police.

Chapitre 1

Le commissaire Theo Sammers n'était pas de bonne humeur. Pour être exact, il était d'une humeur de chien, comme chaque fois qu'il venait de raccrocher avec son ex. Sa fille Lejla ne passerait donc pas ce week-end avec lui. Évidemment. C'était sa punition. Le week-end dernier aurait dû être le sien, mais il avait dû travailler et avait demandé un report. Son ex avait joué la carte de la magnanimité, avant de finalement changer d'avis quelques jours plus tard. Dommage pour toi, Theo, on ne peut pas compter sur toi, Theo, ça ne se passe pas comme ça, Theo.

Theo poussa la porte de son bureau, se laissa tomber dans son fauteuil, se passa les mains sur le visage et soupira. À quel moment exactement sa vie avait-elle pris une pente aussi descendante ?

Un léger raclement de gorge le tira de ses pensées. Il leva les yeux et découvrit une jeune femme debout dans l'encadrement de la porte.

— Euh… bonjour, dit-elle en levant le bras avec un sourire timide.
— Bonjour. Je peux vous aider ?
— Eh bien… euh… dans un certain sens, oui, je veux dire…, commença-t-elle en entrant dans son bureau.

Elle se triturait nerveusement les mains, regardait autour d'elle, et semblait, dans l'ensemble, extrêmement fébrile.

— Vous avez besoin d'aide ?
— Oui !

Elle s'interrompit net, tendit le bras et pointa un index accusateur vers Theo. Il haussa les sourcils et observa l'étrange apparition qui lui faisait face. Une jeune femme d'une trentaine d'années peut-être, petite, frêle, avec un corps qui rappelait davantage celui d'une jeune fille que celui d'une adulte. De grands yeux de biche dominaient son visage délicat aux pommettes saillantes — et c'est avec ce regard qu'elle fixait maintenant Theo d'un air impatient. Theo se redressa lentement.

— Eh bien… dites-moi peut-être de quoi il s'agit, et je pourrai vous orienter vers le bon service…
— La machine à café, lâcha-t-elle brusquement.
— Pardon ?
— La… elle se tourna, jeta un regard vers la porte et fit un geste du pouce par-

dessus son épaule. La machine à café, elle clignote, et je n'y comprends rien. Mais Mario a appelé, il arrive tout de suite et il veut du café, et je…

— Mario ? Mon chef Mario ?
— Notre chef Mario.

La jeune femme se tourna vers Theo avec un sourire radieux.

— Excusez-moi, je crois que nous devons reprendre depuis le début. Qui êtes-vous, déjà ?
— Jo. Jo Peters. Johanna, en fait, mais je ne supporte pas ce prénom, il fait vraiment vieux. Beaucoup trop vieux. Enfin, ma mère voulait que je m'appelle comme sa mère, et moi…

Theo leva la main pour freiner son flot de paroles. Il n'avait pas besoin d'autant de détails.

— Et… vous travaillez ici ?
— Oui. Hm-hm. Depuis aujourd'hui, pour être précise.
— En tant que… ?
— Employée administrative.
— C'est Irene qui s'occupe de l'administratif.
— Irene est en arrêt maladie. Et d'après ce qu'on dit, elle va enchaîner directement avec la retraite.

Theo cligna des yeux, perplexe. Il travaillait dans ce commissariat depuis quinze ans, et pendant ces quinze années, Irene avait toujours été là. Elle ne pouvait pas simplement…

— Écoutez… je veux bien tout vous expliquer, mais…, dit-elle.
— La machine à café, j'ai compris. Venez.

Theo sortit, et Jo le suivit. Le poste était désert : certains collègues étaient en patrouille, d'autres d'astreinte, et le reste avait disparu pour un week-end prolongé. Pour l'instant, tout était calme. Inhabituellement calme. Ces phases existaient, mais elles ne duraient jamais longtemps.

Theo entra dans la petite cuisine, se dirigea vers la machine à café et actionna plusieurs leviers et boutons.

— C'est donc Mario qui vous a embauchée ? Aujourd'hui ?
— D'une certaine manière. Enfin, nous en avons discuté ce week-end. Mario est notre voisin, vous voyez. Enfin… maintenant, c'est mon voisin.

Theo se retourna, surpris. Elle parlait beaucoup. Vraiment beaucoup. Beaucoup trop vite. Trop de mots sortaient de sa petite bouche en trop peu de temps.

— Je suis divorcée depuis peu, ajouta-t-elle précipitamment, comme s'il lui avait posé la question.
— Ah bon. Toutes mes condoléances.
— Ce n'est pas nécessaire, j'aurais dû le voir venir. Ce mariage était foireux dès le début. Pour les enfants, ça n'a pas marché non plus. J'aurais dû épouser Stephan.

Theo la fixa, sourcils froncés. Elle sembla comprendre l'avertissement silencieux et pressa les lèvres l'une contre l'autre.

— Vous vous rendez compte qu'il est assez difficile de suivre vos histoires, n'est-ce pas ? demanda-t-il.
Jo cligna des yeux. Sa bouche forma un O presque parfait.

Theo se repoussa du plan de travail, saisit la tasse et la plaça dans la main de Jo.

— Tenez. Votre café. Bienvenue dans l'équipe.

Theo s'apprêtait à rejoindre son bureau quand son portable sonna. Un coup d'œil lui apprit que c'était son collègue.

— Qu'est-ce qu'il y a, Alex ?
— Tu ne vas jamais me croire.
— Qu'est-ce qui se passe ?
— Un dingue a pendu une poupée à l'horloge dorée. Les gens ici s'agitent comme des poules sans tête.
— Je ne te suis pas bien.
— Il y a une poupée pendue à l'horloge dorée !
— Une poupée ?
— Oui, un genre de… écoute, viens voir par toi-même. On ne sait pas trop quoi faire. C'est vraiment bizarre, ce truc. Et il y a des gens qui veulent porter plainte. La question c'est : plainte pour quoi ?
— Trouble à l'ordre public ?
— Pour une poupée ??

Theo soupira. Il s'était préparé à une journée tranquille, à traiter de la paperasse. C'était raté.

— J'arrive.

Il raccrocha et se dirigea vers la sortie. Des pas rapides le suivirent ; il sursauta.

— Hé, attendez ! Où allez-vous ? cria Jo en trottinant derrière lui.

Theo se retourna. Jo avait déposé la tasse au hasard sur un bureau ; la moitié du café s'était renversée, formant une traînée de gouttes jusqu'à la cuisine. Elle tenait son portable dans ses petites mains et fixait l'écran, puis de nouveau Theo.

— En intervention.
— Je peux venir ?
— Quoi ? Non ! Qu'est-ce qui vous fait… écoutez. Asseyez-vous à votre bureau. Familiarisez-vous avec le PC. C'est Mario qui vous a embauchée tout seul, alors c'est à lui de vous former. Compris ? À plus tard.

Il tourna les talons, mais les pas le suivirent encore.

— Je viens de le lire ! Totalement dingue, non ?
Cette fois, Theo se retourna.

— Vous avez lu quoi ?
— Vous allez à l'horloge dorée, c'est ça ?

Les sourcils de Theo se haussèrent d'un coup. Cette femme, qui lui évoquait spontanément Bambi, avait-elle en plus des talents de voyance ?

Elle le regarda de ses grands yeux innocents, leva le bras et tendit son téléphone devant elle.

— J'ai créé une alerte Google pour ce genre de choses. Et puis, c'est déjà partout dans les médias. Enfin… sur les réseaux sociaux. Il y a même un hashtag qui…

Theo leva la main pour interrompre ce nouveau flot de paroles.
— C'est une blague ? fut tout ce qu'il trouva à dire.
— Euh, non. Je me débrouille plutôt bien avec ces trucs-là. On apprend beaucoup de choses sur l'espionnage et le harcèlement quand on a été mariée à un connard de menteur.

Jo lui adressa un sourire innocent. Pourtant, Theo avait la sensation diffuse que derrière cette façade fragile se cachait bien plus. Il ignorait encore si cela serait un avantage… ou un très, très gros inconvénient.

— Alors… je peux venir ? Jouer un peu à la police ?
— Non ! lança Theo d'un ton sec. Asseyez-vous et apprenez comment fonctionne le travail de bureau ici. À plus tard.

Il se retourna une nouvelle fois et quitta la pièce presque au pas de course pour éviter que cet étrange spécimen ne l'assaillît de nouvelles questions. Comment Mario avait-il pu embaucher quelqu'un sans en parler à ses hommes ? Et, de toute manière, un poste comme celui-là devait faire l'objet d'un appel d'offres. On ne pouvait pas simplement recruter une connaissance. Ou un voisin.

— Drôle de journée…, marmonna Theo en montant dans sa voiture.

L'horloge dorée se trouvait sur la place du marché, à environ sept minutes en voiture du poste. La place était séparée de la rue principale par un porche. En cas d'urgence, les véhicules de secours pouvaient passer dessous, mais Theo doutait fortement qu'une poupée pendue justifie un tel élan. Il gara la voiture et descendit. Ses collègues Alex et Roland se tenaient près du porche. Ils virent Theo et s'avancèrent vers lui.

— Alors, qu'est-ce qu'on a ? Comment ça se passe avec les poules mouillées ?
— On a réussi à les calmer et à disperser la foule. Deux vieilles dames refusent de partir : elles veulent absolument déposer une plainte, répondit Alex.
— D'accord. Allons leur parler. Et dites-moi… c'est quoi cette nouvelle collègue ? demanda Theo, ce qui déclencha un sourire suggestif chez ses deux collègues.
— Aucune idée. Je pensais que Mario t'en avait parlé, dit Alex.
— Non, pas un mot. Elle était juste… dans mon bureau.
— Ouais, je l'ai vue ce matin. Jolie petite souris. Célibataire.

Theo leva les yeux au ciel.
— Tu ne peux pas penser à autre chose qu'à la bagatelle ? murmura-t-il en donnant un coup de coude à Alex, qui éclata de rire. Mais sérieusement : Mario ne peut pas embaucher quelqu'un sans suivre la procédure. Le poste doit être publié.

— Elle dit qu'il lui devait quelque chose et qu'elle l'a — je cite — tenu par les couilles, parce qu'elle a absolument besoin d'un boulot, vu que son connard d'ex-mari — encore ses mots — refuse de lui payer quoi que ce soit. Elle parle énormément, expliqua Alex.

— Beaucoup trop, confirmèrent Theo et Roland à l'unisson.
— Insupportable, ajouta Theo. Bon. Allons voir ce spectacle.

Theo traversa la place. On voyait la poupée de loin. Elle semblait mesurer environ un mètre et pendait au bout d'une corde fixée à quelque chose derrière la fenêtre ouverte. En s'approchant, il distingua une sorte de poupée de paille, vêtue de chaussettes roses et d'un t-shirt rose. Juste en dessous se tenaient deux vieilles dames : l'une téléphonait en gesticulant, l'autre restait immobile, fascinée.

— Ce sont elles ? demanda Theo en hochant la tête vers les deux vieilles dames.
— Ouaip. Les commères qui veulent porter plainte, confirma Alex.
— Pour une poupée ?
— Pour une poupée pendue.

Theo avança encore et plissa les yeux à cause de la lumière du soleil.
— Bon, d'accord, je veux bien admettre que c'est une plaisanterie de mauvais goût, mais je ne vois pas que…

Il s'interrompit. La vue sembla lui couper le souffle. Ses mains se crispèrent. Son regard resta fixé sur la poupée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Theo ? Theo ?
Alex surgit à ses côtés, mais ses mots n'atteignirent Theo qu'à moitié. Il sentit quelqu'un le secouer.
— Theo !
— Le… le t-shirt.
— Oui. Il est rose. Et alors ? On dirait que tu as vu un fantôme. Theo !

Nouvelle secousse. La bouche de Theo s'entrouvrit sans qu'aucun mot n'en sorte. Son souffle était court. Ses yeux restaient rivés sur la poupée au t-shirt rose.

Quelqu'un le pinça au bras, le ramenant brusquement à la réalité.
— Qu'est-ce qui t'arrive, bordel ? demanda Alex en se plaçant devant lui, lui coupant la vue.

Theo baissa les yeux, fixa Alex intensément.
— Le t-shirt…
— Oui, tu l'as déjà dit. Qu'est-ce qu'il a ?
— C'est… c'est celui de ma fille.

Chapitre 2

Ses mains tremblaient tellement qu'il avait du mal à sortir son portable de sa poche.
— Attends une seconde ! Tu surréagis complètement, Theo ! cria Alex en courant derrière lui. Comment peux-tu savoir que ce t-shirt appartient à ta fille ? On peut acheter ça n'importe où !
Theo s'arrêta, foudroya Alex du regard et hurla :
— Non ! On ne peut pas. Parce qu'on a fabriqué ce t-shirt ensemble. À l'école maternelle, pendant l'atelier bricolage, cette année, pour Pâques ! Il est rose, avec une licorne violette dessus. Pas une licorne particulièrement jolie, parce qu'on l'a dessinée nous-mêmes. Et la licorne a un nom écrit juste à côté en lettres dorées brillantes : Sparkle.
— Sparkle ?
— Oui ! Bordel, c'est le t-shirt de ma fille ! Je dois appeler Bine tout de suite.
— D'accord. OK. Fais ça. Pendant ce temps, on s'occupe de faire descendre ce truc.

Theo n'écoutait déjà plus. Les doigts tremblants, il composa le numéro de son ex.
— Sabine ?
— Elle ne viendra pas chez toi, Theo, je te l'ai déjà dit.
— Ce n'est pas pour ça que j'appelle ! Est-ce que Lejla est avec toi ?
— Bien sûr que non. Elle est à la maternelle. Mon Dieu, tu n'es au courant de rien, ce n'est pas possible. Si seulement tu…
— Tais-toi, Bine, c'est important, s'il te plaît ! Tu es sûre qu'elle y est ? À quelle heure l'as-tu déposée ?
— À huit heures trente, comme tous les jours. Theo, qu'est-ce qui se passe ?
Bine semblait désormais alarmée. Pendant une seconde, Theo ressentit une étrange satisfaction, mais l'image de la poupée suspendue revint en force, lui gelant littéralement l'estomac.
— Ce n'est probablement rien, juste une blague idiote, tenta Theo pour se rassurer autant qu'elle. Sans succès.
— Qu'est-ce qui se passe, Theo ?
Il lui expliqua ce qui s'était passé. Elle ne réagit pas tout de suite, comme si elle évaluait chaque possibilité.
— Peut-être que ce n'est pas son t-shirt.
— Bien sûr que c'est le sien, Bine. Je connais ce t-shirt, je l'ai fait avec elle, il représente tout pour moi ! Je le reconnais !

— D’accord. Il y a sûrement une explication.
— Oui. Oui, tu as raison. Entendu. J’appelle tout de suite la maternelle.
— D’accord. Fais ça. Rappelle-moi dès que tu sais, d’accord ?
— Oui, bien sûr. À plus tard.

Theo se précipita vers sa voiture en composant déjà le numéro. Ça sonna plusieurs fois, puis une messagerie se déclencha, une voix d’une amabilité exaspérante lui demandant de patienter un instant. L’attente serait accompagnée d’un fond musical.
— Seigneur ! jura Theo en démarrant en trombe, le portable coincé entre l’épaule et l’oreille, tandis qu’une version instrumentale de LaLeLu se mettait à jouer.
— C’est pas possible, murmura-t-il, au moment précis où quelqu’un décrochait enfin.
— École maternelle municipale d’Annaberg, Liese à l’appareil. Que puis-je pour vous ?
— Liese, bonjour, c’est Theo Sammers, le père de Lejla.
— Ah, oui. Bonjour. Dites-moi.
— Je… Est-ce que Lejla est là ? J’ai besoin de lui parler deux minutes.
— Bien sûr. Le groupe est dehors en ce moment. Ne quittez pas.

LaLeLu repartit pour la deuxième fois, et Theo peinait à garder son calme tout en conduisant. Il n’était plus qu’à dix minutes de la maternelle, mais il avait besoin de savoir que sa fille allait bien. Elle devait aller bien.
— S’il vous plaît… faites que tout aille bien, chuchota-t-il.

Peut-être que tout n’était qu’un malentendu. Une plaisanterie de mauvais goût. Quelqu’un se moquait de lui. Quelqu’un…
— Monsieur Sammers ?
— Oui ! Je suis là. Elle arrive ?
— Je… je ne la trouve pas pour le moment. Je demande tout de suite à Susi. Elles sont peut-être aux toilettes. Un instant.

Theo freina brusquement et fixa son portable comme s’il s’agissait d’une bombe prête à exploser. Il raccrocha, posa le gyrophare sur le toit et fonça.

Chapitre 3

Quelques minutes plus tard, Theo pila devant l'école maternelle dans un crissement de pneus. Son cœur battait jusque dans sa gorge, et il dut puiser dans toutes ses forces pour ne pas s'effondrer. Ça devait être un malentendu. Ça ne pouvait être qu'un malentendu. Tout autre scénario était impensable. Un cauchemar. Un bad trip. Une nouvelle de Stephen King.

Theo secoua la tête, reprit son souffle, puis gravit les marches menant à l'entrée en les montant deux par deux. Il fit irruption dans le hall d'accueil et s'arrêta net en croisant trois visages dévastés. Une auxiliaire sanglotait dans un mouchoir, une autre lui tenait l'épaule, la troisième fixait le vide d'un regard absent, les yeux rougis.

— Parlez, ordonna Theo d'une voix atone.
— Vous… nous ne savons pas non plus ce qui s'est passé, elle… balbutia la femme au mouchoir.
— Qu'est-ce qui s'est passé ? hurla Theo.

Il avança vers les trois femmes, qui reculèrent d'un même mouvement. Celle qui consolait sa collègue leva les mains en signe de défense.

— S'il vous plaît, calmez-vous. Nous faisons tout pour…
— Tout ? Vous faites tout ? Où est ma fille ??
— Il faut vous asseoir, Monsieur Sammers, et nous allons discuter. D'accord ?

Rien n'était d'accord. Il bouscula les trois femmes, traversa le hall, passa devant les quatre salles de jeux et ouvrit brusquement la porte donnant sur le vaste jardin. Quarante enfants jouaient dehors. Dix par petit groupe.

Trente-neuf, se corrigea-t-il mentalement en portant les mains à sa tête.

— Monsieur Sammers… Theo, s'il vous plaît. Écoutez.
— Qu'est-ce qui s'est passé ? Je veux savoir immédiatement ce qui s'est passé !
— Asseyez-vous. Ici. Bien. Nous ne l'avons presque pas quittée des yeux, vous devez…
— Presque ? PRESQUE ??
— S'il vous plaît, ne me hurlez pas dessus. Ça ne sert à rien maintenant. Alors… ce qui s'est passé. Lejla était avec Iris et Marie, tout au fond, dans la cuisine des enfants. Dans la maisonnette en bois, là où se trouvait le petit four de jeu. Elles y sont toujours. Susi était avec elles tout le temps, n'est-ce pas, Susi ?

Susi, l'auxiliaire en pleurs qui pressait un nouveau mouchoir contre son visage, hocha douloureusement la tête.

— Je… j'étais assise dans la cabane. Avec les enfants. Tout le temps !
Elle éclata de nouveau en sanglots et détourna la tête.

— D'après ce que nous avons compris, Lejla a voulu aller ramasser quelques ingrédients pour le thé des poupées. Elle est sortie de la cabane et s'est dirigée vers les buissons, là-bas. C'est à moins de trois mètres de la maisonnette.

Theo fixa la dame devant lui d'un regard lourd de reproches, sentant la colère monter en lui tandis que ses joues s'enflammaient. Ses doigts se crispèrent. Il avait envie de frapper quelque chose, de donner un coup de pied n'importe où, de faire n'importe quoi — surtout de se réveiller. Parce que tout cela ne pouvait pas être vrai. Celui qui avait fait ça allait payer.

— Écoutez, je comprends que vous soyez hors de vous, mais ça ne nous servira à rien si quelqu'un perd les pédales. D'accord ? Nous allons appeler la police.
— Je suis la police, bordel ! Vous appelez mon ex-femme, moi je préviens le poste, et pendant ce temps, vous rassemblez toutes les personnes qui se trouvaient ici, dans l'école, aujourd'hui, compris ? Tout le monde ! Je veux parler à chaque personne. Tout de suite !
— Je… euh, oui, bien sûr. Bien sûr. On s'en occupe. Merci.

Theo se détourna, se laissa tomber sur une chaise et sortit son portable de sa poche. Tout cela était un cauchemar. Ça devait être un cauchemar. Des choses pareilles n'arrivaient pas dans la vraie vie.

— Non, ça n'arrive pas, murmura-t-il en composant le numéro du poste.

Sauf que si. Ces choses arrivaient. Personne ne le savait mieux qu'un flic de la criminelle. Simplement, jusqu'à présent, cela ne lui était jamais arrivé. Mais dehors, dans la réalité, ce genre d'événements survenait tout le temps.

— Allô ? gazouilla une voix à son oreille après cinq sonneries.
— Jo, c'est toi ?
— Oui. Qui est à l'appareil ?
— Theo Sammers. Il me faut une autre patrouille immédiatement…

Il jeta un bref coup d'œil autour de lui et vit qu'Alex et Roland l'avaient suivi et s'affairaient déjà à remettre de l'ordre.

— À l'école maternelle municipale d'Annaberg. Alex est déjà sur place.
— Alex ?
Theo leva les yeux au ciel.
— La patrouille trois ! La patrouille trois est déjà là ! Envoyez-m'en une autre.
— Mais qu'est-ce qui se passe, Theo ?
— Occupez-vous-en, d'accord ? aboya-t-il dans le combiné avant de raccrocher.

Il n'avait aucune envie d'expliquer quoi que ce soit à Jo ni de répondre à des questions sur la situation ou sur son état d'esprit. Il devait agir — immédiatement.

Son collègue Alex, qui discutait avec la directrice de la maternelle, fit signe à Theo de les rejoindre.

— Alors ? On a un plan ?
— Eh bien… c'est le protocole habituel en cas d'enlèvement potentiel d'enfant. Et Theo… tu le sais : tu ne peux pas participer à l'enquête.
— Quoi ?? Bien sûr que je participe.
— Non. Tu es trop impliqué. J'en ai déjà parlé avec Mario. Tu ne peux pas prendre part à l'enquête. On te confie l'affaire Lercher, jusqu'à nouvel ordre.
— Vous êtes devenus fous ? Je me fiche du protocole ! Je ne m'arrêterai pas tant que je n'aurai pas retrouvé ma fille !
— C'est ton droit. Mais tu feras ça sans ta plaque et sans ton arme. Tu feras ça en tant que père, Theo Sammers — sinon Mario t'embarquera lui-même.

Theo détourna le regard et serra les lèvres. Oui, il connaissait le protocole, bien sûr qu'il le connaissait. Tout comme il était interdit à un médecin d'opérer un membre de sa propre famille, il était interdit à un policier d'enquêter sur une affaire qui le touchait personnellement. Ces règles avaient leur raison d'être, de bons motifs, des motifs que Theo avait toujours compris. Jusqu'à maintenant.

Il n'allait certainement pas obéir. Il ne connaîtrait pas de repos avant d'avoir pu serrer Lejla de nouveau dans ses bras. Il lui suffirait simplement d'être prudent : prudent dans ce qu'il ferait, avec qui il le ferait et qui il embarquerait avec lui.

— Dis-moi que tu m'as compris.
— J'ai compris, répondit Theo en fixant Alex droit dans les yeux.

Ce n'était pas un mensonge : Theo avait compris. Il n'allait tout simplement pas s'y plier.

— Super. Bon, ce que je voulais te demander : Lejla n'a pas un téléphone portable, par hasard ?
— Bien sûr que non. Elle a quatre ans.
— D'autres enfants de quatre ans en ont déjà… commença la directrice, mais elle fut assez maligne pour ne pas finir sa phrase lorsqu'elle croisa le regard glacial de Theo.
— D'accord, donc la géolocalisation est exclue, dit Alex.

— Qu'est-ce que tu prévois de faire maintenant ? Qui est responsable ?
— Moi. Mario m'a confié l'affaire. Nous interrogeons tout le monde et nous vérifions s'il y a des caméras de surveillance.
— Il n'y a rien derrière. Une rue calme, une rangée de maisons, puis des champs.
— Mais à l'entrée et à la sortie du lotissement derrière l'école, il y a un magasin d'alimentation et une banque. Une équipe est déjà en route. On vérifie ça immédiatement. Theo ?
— Hein ?

Alex attrapa Theo par le bras et l'entraîna dans un coin tranquille.

— Écoute, je vais dire ce que nous savons déjà tous les deux : ce n'est pas un hasard. Lejla a été choisie délibérément — à cause de ses parents, parce que ça te concerne toi ou Bine. Tout le reste n'a aucun sens. Cette mise en scène de mauvais goût… c'était une provocation. Une provocation personnelle. Alors maintenant, tu réfléchis à qui sont tes ennemis, OK ?

— Tu te fous de moi ? En quinze ans à la PJ, j'ai probablement accumulé deux cents ennemis. Comment veux-tu…
— Super, alors fais une liste. Qui t'en veut ? Qui est encore sous les verrous, qui a déjà été libéré ? Tout le monde, compris ? Boulot, privé, criminels, saints. Je veux une liste exhaustive. Theo ? Tu dois garder ton sang-froid maintenant, tu me comprends ? Je sais que c'est dur, j'ai moi-même des gosses, je suis de tout cœur avec toi. Mais péter un plomb n'aidera personne. Sors, va faire un tour, va hurler dans la forêt, ce que tu veux. Mais après, tu reviens, tu te reprends et tu me ponds cette liste. C'est clair ?

Theo hocha la tête.

Alex lui donna une tape ferme sur l'épaule, se retourna et se remit au travail. Theo se retira sur la terrasse. Ses collègues étaient en train de rassembler tous ceux

présents à l'école aujourd'hui. Ils allaient interroger tout le monde. Quelqu'un avait forcément dû voir quelque chose.

Le regard de Theo tomba sur la grande maison de jeu au fond du jardin. Il se dirigea droit vers elle. Le jardin était presque vide : les enfants avaient été ramenés à l'intérieur, les éducatrices étaient avec eux. Pourtant, Theo percevait toujours un léger brouhaha de voix.

Il passa derrière la cabane et constata avec soulagement qu'Alex s'était déjà chargé de faire intervenir la police technique et scientifique. On photographiait, examinait, balayait, scellait à tour de bras. Les yeux de Theo s'écarquillèrent lorsqu'il aperçut ce qui retenait l'attention de ses collègues : une large brèche, découpée dans le grillage de deux mètres de haut. Assez large pour laisser passer un enfant. Assez large pour qu'un adulte se glisse en se baissant.

Theo détourna les yeux, des larmes brûlantes lui montant aux paupières. Épuisé, il s'adossa à la maisonnette, à l'abri des regards de la scientifique.

Pourtant, il l'avait briefée, Lejla ! Non ? Mais si, bien sûr. Ne monte pas dans la voiture d'inconnus, Lejla, c'est dangereux. Ils en avaient parlé. Mais… Lejla avait quatre ans. On pouvait raconter n'importe quoi à une gamine de quatre ans. Un inconnu aussi pouvait le faire.

Theo ferma les yeux. Une colère sourde monta en lui. Colère que l'école ne soit protégée que par un simple grillage et non par un mur. Colère contre l'incompétence des éducatrices qui n'avaient pas su surveiller sa fille. Colère contre son ex, Bine, qui avait insisté pour cette école maternelle précise — il fallait absolument celle-ci, pas une autre — à cause de sa réputation, de son emplacement idéal et de ses pédagogues soi-disant hors pair. Merveilleux.

— Merde ! jura-t-il en frappant du poing contre la paroi de la cabane.

Puis il se détourna et fonça vers la terrasse. Il devait agir. Tout de suite.

Chapitre 4

Jo était assise dans la voiture et regardait autour d'elle avec incertitude. Elle hésita un instant à se remettre du rouge à lèvres, puis renonça. Cet environnement n'avait plus rien à voir avec ceux qu'elle fréquentait autrefois. Ici, personne ne se souciait de son apparence. Elle inspira profondément, descendit de la voiture, les épaules droites, le menton relevé. Elle avait troqué son ancienne vie contre une nouvelle — par nécessité. À présent, elle devait en assumer les conséquences.

— Merde, jura-t-elle, alors que ses chaussures à talons hauts crissaient sur le gravier de l'allée menant au jardin d'enfants.

Sans hésiter davantage, elle les ôta et monta l'escalier pieds nus. À son arrivée dans le hall d'entrée, une scène quasi apocalyptique s'offrit à elle. Dans la grande salle, enfants, adultes, policiers en uniforme et en civil formaient un chaos compact. Quelques enfants pleuraient, certains adultes couraient dans tous les sens, et, à l'autre bout de la pièce, Theo Sammers se faisait hurler dessus par son voisin et nouveau patron, Mario Brühl.

— Oh… wow, murmura-t-elle en entrant dans le hall, veillant à ne gêner personne et à rester aussi discrète que possible.

Peut-être que sa nouvelle vie n'était pas si mauvaise, songea Jo. Au moins, ici et maintenant, c'était plus excitant qu'autrefois, lorsqu'elle tuait le temps dans son duplex du centre-ville à attendre que son mari rentre pour admirer son apparence, son dîner préparé avec soin ou ses talents de fée du logis — ce qu'il ne faisait presque jamais.

Elle laissa Mario, le visage écarlate, terminer sa tirade avant de disparaître. Puis elle traversa le hall d'un pas rapide et suivit Theo Sammers vers l'extérieur.

— Euh… bonjour ? Monsieur ? Theo ?

Theo se retourna et sursauta en voyant Jo, pieds nus, tenant ses escarpins d'une main et un petit paquet enveloppé dans du papier journal de l'autre.

— Qu'est-ce que vous fichez ici, bon sang ? Et comment êtes-vous arrivée là ?

— Votre collègue Samuel m'a gentiment déposée.

Theo leva les yeux au ciel. Jo savait exactement ce qui lui traversait l'esprit : Samuel avait vingt ans à peine et s'était probablement laissé charmer par la jolie nouvelle venue. Et, en vérité, il n'avait pas tort.

— Mon collègue Samuel ? Madame… comment vous appelez-vous déjà ?

— Peters. Jo Peters. C'est mon nom de jeune fille, je l'ai…

Theo leva la main et Jo s'interrompit aussitôt.

— Madame Peters, vous semblez avoir du mal à saisir les choses, alors je vais être clair : nous, vous et moi, ne sommes pas collègues. Samuel et vous non plus. Vous n'êtes pas policière, et vous n'avez rien à faire ici.

— Oui, j'ai bien compris, chef.

— Je ne suis pas non plus votre… enfin. Bref.

— Je voulais seulement vous apporter quelque chose. J'ai appris ce qui s'est passé.

— Bien sûr.

— Tenez.

Elle lui tendit le paquet. Theo hésita une seconde, alors Jo fit un pas en avant et le lui pressa contre le ventre.

— Allez, prenez-le.

Un soupir, un bref roulement d'œil… puis il céda. Il défit le papier journal et, en découvrant ce qui se trouvait à l'intérieur, ses mains tremblèrent légèrement.

— J'ai trouvé cette photo dans votre bureau. Votre fille est adorable. Gardez-la sur vous maintenant. Et quand le doute ou la colère vous submergeront, regardez-la. D'accord ?

La bouche de Theo s'entrouvrit, mais aucun son n'en sortit. Il contemplait la photo, silencieux.

— Vous devez garder la tête froide. Et garder espoir. Elle vous aidera.

Comme il ne répondait pas, Jo se détourna.

— Merci, murmura-t-il derrière elle.

— De rien. Dites… pourquoi ces deux enfants vous fixent-ils comme si vous aviez annoncé que le père Noël n'existe pas ?

Jo et Theo se tenaient sur la terrasse, la porte vitrée coulissante grande ouverte. À l'intérieur, quelques enfants avaient été installés sur des bancs en bois. Deux d'entre eux, blottis l'un contre l'autre, observaient Theo avec effroi.

— Euh… un petit malentendu, souffla Theo en s'approchant de Jo.

— Est-ce que ce petit malentendu a quelque chose à voir avec la tête écarlate de Mario ? On aurait dit qu'il allait prendre feu.

— Je… ne me suis pas tenu au protocole. C'est tout.

— Vous n'avez pas le droit de participer à l'enquête, n'est-ce pas ?

— Vous êtes perspicace.

Jo haussa les épaules.

— J'aime lire. Des polars, entre autres. On y apprend pas mal de choses.

— Ah oui, je n'en doute pas.

Elle ignora l'ironie. Elle y était habituée. On ne la prenait jamais au sérieux. Elle avait une apparence trop… mignonne ? Douce ? On la sous-estimait, toujours. Leur erreur. Sa chance.

Elle se tourna vers Theo.

— Alors ? Maintenant, vous allez vous poser dans un coin et vous tourner les pouces ?

— J'ai interrogé quelques enfants, mais… ça ne s'est pas très bien passé.

— Eh bien, si vous les avez regardés avec le même air que celui que vous m'avez lancé la plupart du temps… ça ne me surprend pas. Et quand je regarde vos collègues… vous faites un peu peur, sans vouloir vexer. Ce sont des enfants, pas des criminels.

— Merci, madame la psychologue. Et vous suggérez quoi ?

— Du tact.

— Toute collaboration vous est aussi interdite qu'à moi, mais pourquoi je…

Jo était déjà partie. Elle s'accroupit devant les deux fillettes terrifiées et leur sourit.

— Alors, mes puces ? Vos parents ne sont pas encore arrivés ?

Elles secouèrent la tête.

— C’est une drôle de journée, pas vrai ? Je parie que tu aurais envie de quelque chose de sucré. Ça me fait la même chose quand je suis stressée. J’ai besoin de bonbons.

— On n’a pas le droit avant le repas.

— Mais si. Aujourd’hui fait exception. Je suis sûre que personne ne dira rien.

Jo s’installa au sol, ramena ses jambes contre elle et sortit deux bonbons aux fruits qu’elle tendit aux petites. Puis deux autres, dont un pour Theo. Il refusa d’un signe de tête.

Jo haussa les épaules.

— Ne me regardez pas comme ça. J’en ai toujours sur moi.

Les fillettes croquèrent leurs friandises, ravies, Jo aussi. Après un bref moment de calme, elle leur donna deux autres bonbons.

— Vous êtes dans le même groupe que Lejla ?

Elles opinèrent.

— Comment vous appelez-vous ?

— Iris.
— Marie.

— Ce sont de très jolis prénoms. Vous êtes amies avec Lejla ?

Elles acquiescèrent à nouveau.

— Vous savez, vous n’avez pas à vous inquiéter. C’est un peu chaotique ici, mais… c’est normal. Les adultes aiment faire comme si tout dépendait d’eux.

Quelques ricanements étouffés se firent entendre.

— Vous avez joué avec Lejla aujourd’hui ? Dehors, dans le jardin ? C’était une magnifique journée d’été, je suis sûre que vous avez fait des jeux super, non ?

— On a fait du thé. Avec des feuilles et des fleurs.

— Et tata Susi nous a montré qu’on peut aspirer le nectar des fleurs violettes du trèfle.

— C’est génial ! Je faisais ça aussi quand j’étais petite. Et Lejla a préparé du thé aussi ?

— Oui.

— Mhm.

— Et où avez-vous trouvé ces super ingrédients pour le thé ?

— C'est Lejla qui est allée les chercher. Là-bas.

Iris bondit, courut vers la porte-fenêtre et pointa du doigt un buisson épais près de la cabane de jeu.

— Toute seule ?

— Mhm.

— Comme elle est courageuse.

Jo jeta un coup d'œil à Theo et vit qu'il semblait sur le point d'éclater d'impatience. Elle fit un geste discret pour lui indiquer de reculer de quelques pas, car la petite Marie fixait toujours Theo avec intensité.

— Et si on… commença Jo, mais s'interrompit en sentant quelqu'un tirer sur son chemisier. Elle baissa les yeux et croisa les grands yeux bleus tout ronds de Marie.

Jo s'agenouilla et demanda :

— Oui, mon cœur ? Qu'y a-t-il ? Tu veux aller aux toilettes ?

La petite secoua la tête. Puis Marie prit la main de Jo et l'emmena dehors. D'un geste, elle lui fit signe de s'approcher et murmura à son oreille :

— J'ai un secret.

— Oh, c'est génial ! chuchota Jo.

— Je n'ai pas le droit de le dire à personne.

— Eh bien, si c'est un secret, il est normal de ne le dire à personne.

— Mais…

Jo serra les lèvres, attentive. Son intuition lui disait que ce n'était pas un petit rien, mais quelque chose d'important.

— Ça a un rapport avec Lejla ? demanda-t-elle, toujours en chuchotant.

Marie hocha lentement la tête, les yeux baissés.

— Eh bien, Lejla est ton amie, non ? Si elle t'a confié un secret, c'est formidable que tu sois assez courageuse pour le protéger.

Nouvel hochement de tête négatif.

— Pas elle.

— Hein ?

— Ce n'est pas son secret.

— Ah bon ?

— C'était le secret de l'homme.

Le rythme cardiaque de Jo s'accéléra, mais elle tenta de ne rien laisser paraître.

— Et l'homme t'a dit de garder son secret ?

— Mhm.

— Tu sais, si c'était un homme que tu ne connaissais pas du tout… enfin, un inconnu, tu n'as pas besoin de garder ses secrets. Ça ne vaut que pour les amis et la famille, tu comprends ?

Cette fois, Marie leva les yeux vers Jo, écarquillés.

— Je voulais savoir où était Lejla, parce qu'elle était partie depuis longtemps et on attendait les ingrédients.

— Bien sûr.

— Mais elle n'était pas là. Alors je suis allée la chercher. Mais elle n'était plus là non plus. Et puis je me suis retournée… et il y avait un homme près de la clôture. Et sa voiture aussi. Il a claqué la portière. J'ai eu très peur et j'ai voulu partir, mais je suis restée accrochée à une branche, qui a craqué. Et là, il s'est retourné.

Marie parlait de plus en plus vite, chuchotant à peine.

— Oh là là, je suis vraiment désolée que tu aies eu si peur !

— Mhm. Parce qu'il y avait un trou dans la clôture. Et c'est dangereux, non ?

— Oui, tu as raison.

— Et puis l'homme m'a vue. Il s'est penché, a mis son doigt sur sa bouche et a dit « Chut ». Il a souri. Et puis il a dit que je ne devais dire à personne qu'il était là,

que c'était notre petit secret. Parce qu'il avait une surprise pour nous tous. Pour tout le jardin d'enfants. Pour tata Susi et tata Sarah et tout le monde… Il connaissait tous leurs prénoms et tout le reste. Alors j'ai cru…

Les lèvres de Marie tremblèrent. Jo leva la main pour lui caresser la tête :

— Tu n'as pas à t'inquiéter, tu m'entends, Marie ? C'était très important que tu me dises ça. Tu es très courageuse. Je vais le dire à tout le monde. À tes parents, à tata Susi et à tes copines. Elles seront impressionnées.

Maintenant, les lèvres de Marie se détendirent en un léger sourire.

— C'est vrai ? demanda-t-elle, hésitante.

— Bien sûr. Tu es notre petite héroïne. Mais tu sais ce qui serait encore mieux ? Que tu racontes cette histoire aux gentils messieurs de la police.

Marie ouvrit de grands yeux et regarda Theo, dans l'encadrement de la porte. Puis elle secoua la tête.

Jo lança un regard de reproche à Theo.

— Oh, ne t'inquiète pas. Tu n'as pas besoin de raconter quoi que ce soit à ce méchant monsieur. Je vais te chercher un policier super cool. Avec un uniforme. Qu'en dis-tu ? Tu pourras même t'asseoir un moment avec lui dans sa voiture et faire marcher la sirène. Cool, non ?

Jo prit Marie par la main et rentra à l'intérieur. En passant, elle fit un clin d'œil à Theo et murmura :

— Du tact ! C'est comme ça qu'on s'y prend.

Chapitre 5

Theo Sammers faisait les cent pas dans la salle de réunion comme un animal en cage. Mario avait menacé de le mettre à la porte — par la force si nécessaire. Theo avait rétorqué qu'il voulait seulement observer. Désormais, il était donc toléré — à condition de se taire et de se contenter d'écouter.

Theo voyait bien que Mario avait de la peine pour lui ; après tout, ils se connaissaient depuis plus de dix ans. Theo n'avait nulle part où aller, et s'il rentrait chez lui maintenant, il allait devenir fou.

Et Bine ? Elle était en miettes. Elle était prise en charge par les urgences médico-psychologiques. Theo ne pouvait pas appeler ses parents : ils auraient réagi avec autant d'impuissance que Bine. Que pouvait-il faire d'autre ? Il avait dressé cette foutue liste qu'Alex lui avait demandée. Elle comptait près de cinquante noms, et Theo n'était même pas sûr qu'elle soit complète. Et Bine ? Avait-elle des ennemis ? C'était possible. Elle avait fait une carrière fulgurante dans une agence de publicité et avait sûrement marché sur quelques pieds au passage. On allait lui demander d'établir une liste elle aussi. Theo espérait de tout cœur que Bine finirait par se calmer un peu. Chaque minute, chaque seconde qui passait ne faisait qu'accentuer sa panique.

— Nous allons maintenant répartir les tâches et vérifier les noms sur la liste de Theo. C'est notre seule piste pour le moment. Il n'y a pas de vidéos, c'est rageant. Le jardin d'enfants dispose d'une caméra à l'entrée principale et d'une dans le hall, mais aucune à l'arrière. Nous n'avons que la déposition de la petite Marie.

— Et elle ne vaut absolument rien ! s'exclama Theo, attirant un regard glacial de Mario.

— Hélas, les enfants sont de mauvais témoins, nous le savons tous.

Et comment, pensa Theo. Marie avait parlé avec un policier et une psychologue pour enfants, mais tout ce qu'ils avaient obtenu, c'était : « un grand monsieur, une veste sombre, un drôle de nez, une voiture sombre ». Il n'y avait rien de plus à tirer. Ils n'étaient même pas sûrs qu'il vaille la peine de tenter un portrait-robot avec ces informations. Probablement qu'ils essaieraient quand même. Il ne fallait pas sous-estimer les enfants, mais il fallait un professionnel. Quelqu'un capable de s'asseoir avec Marie et de construire le portrait-robot de manière à ce qu'elle puisse collaborer. Mon Dieu, l'enfant n'avait que six ans ! L'espoir de Theo sombra dans les profondeurs.

— Theo, va chercher du café, veux-tu ? Tu nous rends tous nerveux ici, murmura Mario en lui faisant signe de quitter la pièce.

Theo ne résista pas. Il n'avait plus la force de se battre. Et puis, Mario avait raison : il avait cruellement besoin d'un café. Ou de sommeil. Mais dormir n'était pas une option.

Il sortit du bureau et se dirigea vers la kitchenette, où Jo lui lança un regard compatissant en le voyant arriver.

— Je vous ai fait un café, dit-elle en lui tendant une tasse.

— Vous lisez donc vraiment dans les pensées, dit Theo en lui adressant un signe de tête.

— Non, j'ai juste un bon pressentiment pour ce genre de choses. J'aimerais pouvoir faire plus pour vous que cela.

— Je crains que vous ne le puissiez malheureusement pas.

— Il va se manifester, c'est certain.

— Qui ça ?

— Le ravisseur de votre fille.

Theo secoua la tête et s'éloigna. Il n'avait vraiment aucune envie de tenir cette conversation. Jo le suivit.

— C'est toujours pareil. Ils ne veulent qu'une chose : l'argent.

— Jo, je vous en prie ! Peut-on en rester là ?

— Faites-moi confiance, il va se manifester.

Theo ne savait pas s'il devait trouver la naïveté de Jo charmante ou exaspérante, mais il penchait pour la seconde option. Tout le monde savait bien qu'il y avait, Dieu merci, bien d'autres raisons pour lesquelles on enlevait des enfants ! Theo secoua de nouveau la tête. Il ne voulait pas, il ne pouvait pas poursuivre ce raisonnement. Pas ici. Pas maintenant. Jamais.

— Ha ! s'exclama Jo d'un ton triomphant derrière son bureau. Theo leva les yeux au ciel. Qu'y avait-il encore ?

— J'avais raison, dit-elle en se levant à moitié et en faisant signe à Theo de s'approcher.

— À propos de quoi ? demanda-t-il sans grand enthousiasme.

— À propos de ce que je viens de dire.

— Je crains de ne pas vous suivre, encore une fois.

Theo écarquilla les yeux et plongea pour se retrouver instantanément près du bureau de Jo. Il posa la tasse, et le café déborda, mais il s'en moquait. Il se glissa contre elle et la repoussa doucement sur le côté avec sa chaise de bureau.

— Hé ! s'écria-t-elle pour protester.

Theo leva la main pour lui intimer le silence.

— C'est vrai, murmura-t-il.

C'était là, écrit noir sur blanc, un message si parlant qu'il glaça le sang de Theo dans ses veines :

— Objet : Lejla… !

— Je devrais peut-être prévenir Mario…, commença Jo, mais Theo l'interrompit d'une voix ferme :

— Vous restez ici ! Je veux lire ça. Taisez-vous une minute, après vous pourrez aller chercher Mario.

Theo ouvrit l'e-mail et lut, fasciné.

Objet : Lejla… !

Chers flics,

J'espère que ma petite mise en scène vous a plu ! Un peu dramatique peut-être, mais nous savons tous que certains d'entre vous ont un léger penchant pour le drame, n'est-ce pas, Theo ?

Puisqu'on parle de toi : tu te demandes sûrement où est ta fille. Avec moi. Haha, oui, oui, je sais, vous en étiez déjà arrivés là. Ce que tu veux vraiment savoir, c'est comment la récupérer.

C'est très simple : nous allons faire une partie. Tu respectes les règles, et tout ira bien. Le gagnant reçoit 5 000 000 €. Alerte spoiler : le gagnant, ce sera MOI.

Les règles sont les suivantes :

- Theo joue le porteur de valise.

- L’argent sera placé dans une mallette rigide noire, en coupures de 50 et 100 €, et déposé par Theo sous la poubelle rouge au coin de Marktplatz et de la Sielerstraße.
- Theo disparaît. Je récupère l’argent. Lejla est libérée.

Règles additionnelles :

1. Pas de flics (allez, vous vous en doutiez, non ?)
2. Theo vient en tenue appropriée (note du maître du jeu : vous trouverez un carton jaune dans la benne à ordures derrière votre commissariat ; jetez-y un coup d’œil)

Fin de la partie : demain à midi pile. Theo, crois-moi : tu ne veux pas que le temps imparti s’écoule avant que j’aie l’argent.

Bisous !

Theo expira lentement.

— D’accord, murmura-t-il en se passant les mains sur le visage. D’accord… d’accord… d’accord. Réfléchissons. Jo, comment…

Il se retourna, mais elle était déjà partie. Theo se redressa précipitamment et entendit le claquement de ses pas au bout du couloir menant à la cour arrière. Vers la benne à ordures. Évidemment !

Il piqua un sprint, la suivit, et poussa la porte arrière en criant :

— Halte !

Jo se retourna, étonnée.

— Mais qu’est-ce qui vous prend ?

— Restez où vous êtes ! Ne touchez à rien ! Absolument rien, il pourrait y avoir…

Il n’eut pas le temps de finir. Jo leva les mains et fit la moue. Ses mains étaient gantées de plastique.

— Pour qui me prenez-vous ? rétorqua-t-elle avant de se pencher pour ouvrir la grande benne.

— Je n’aurais rien touché, je voulais juste vérifier s’il disait la vérité. Là, vous voyez ? Le paquet jaune. Il dit la vérité.

— Bien joué, dit Theo en tapotant doucement son épaule.

— Venez. Mettons les autres au courant. On a du pain sur la planche.

Quelques minutes plus tard, c'était le chaos. Tout le monde parlait en même temps, Mario essayait de ramener le calme tout en relisant sans cesse l'e-mail imprimé qu'il tenait à la main, notant quelque chose, le rayant, notant autre chose, s'asseyant un instant pour se relever aussitôt. Theo se tenait dans un coin, les bras croisés, faisant abstraction de tout le reste. Il devait réfléchir.

Il existait un protocole pour les demandes de rançon. Bien sûr qu'il en existait un. Il existait un protocole pour absolument tout.

L'objectif était clair : l'extorqueur ne recevait pas d'argent. Évidemment que non. On ne négociait pas avec les maîtres-chanteurs, pas plus qu'avec les terroristes. Le lieu de remise serait encerclé stratégiquement, l'argent serait placé à l'endroit voulu — pas un leurre, du vrai argent. Les leurres étaient trop risqués. Les maîtres-chanteurs y jetaient toujours un coup d'œil, et s'ils découvraient qu'on s'était moqué d'eux, on ne savait jamais comment ils allaient réagir.

L'argent serait donc déposé, l'extorqueur viendrait le chercher et repartirait avec. Il serait suivi et arrêté au moment précis où il se croirait en sécurité. Le protocole était simple, et il fonctionnait — la plupart du temps. La plupart du temps, les maîtres-chanteurs étaient moins malins que la police. Très souvent, c'étaient même de parfaits crétins et des ratés, des gens qui n'arrivaient à rien dans leur vie, pas même à braquer une banque, de sorte que leur seule option était de faire chanter l'État ou des gens riches. Le problème de ces crétins et de ces ratés, c'était qu'ils restaient des crétins et des ratés. Ils étaient rarement capables de rouler la police.

La seule question était…

— Avons-nous affaire à un crétin ? demanda Theo à la cantonade.

Le brouhaha s'arrêta net. Tous les regards se tournèrent vers le pauvre bougre dont la fille avait été enlevée, resté silencieux et immobile depuis une bonne quinzaine de minutes.

— Qu'en penses-tu, Theo ? relança Mario.

Theo haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Tout ça a l'air dingue. Trop dingue. Tellement dingue que c'en est presque…

— Intelligent ? termina Alex avec un petit sourire ironique.

Theo haussa de nouveau les épaules. Les regards se détournèrent, le brouhaha reprit.

— Pst ! chuchota quelqu'un à côté de lui.

Theo jeta un œil et vit Jo, qui épiait par l'entrebâillement de la porte. Elle lui fit signe de venir. Theo s'écarta du mur et la rejoignit.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Vous avez déjà un plan ?

— On y travaille. Et vous, vous avez besoin de quelque chose ? Il s'est manifesté ?

— Non. Écoutez… vous devez repasser votre liste.

— Ma… ?

— Votre liste. Vos ennemis. C'est une vendetta personnelle.

— Oui, on en était déjà là, merci, Jo.

— Non, je veux dire… vraiment personnelle. Pas juste un criminel quelconque que vous avez envoyé à l'ombre, mais quelqu'un à qui vous avez vraiment, vraiment cherché des noises et qui vous faisait confiance auparavant. C'est pour ça qu'il veut vous humilier maintenant.

— Ah bon. Et on sait ça parce que… ?

— C'est totalement logique. Vous connaissez *Die Hard* ?

Theo fronce les sourcils.

— Euh… oui.

— Le troisième volet, pour être précise. John McClane doit se promener dans un quartier noir avec une pancarte raciste sur le corps, puis accomplir d'autres actions humiliantes. Pourquoi ? Parce qu'il a tué le frère de Simon Peter Gruber. Vous comprenez ?

— Absolument pas, non.

Jo entrouvrit un peu plus la porte de la salle de réunion et pointa de ses ongles rouges parfaitement manucurés le costume vert fluo de Borat qui trônait au milieu de la table, avec des inscriptions au feutre noir.

— Ça. Ça nous dit que c'est quelque chose de vraiment, vraiment personnel. Et maintenant, demandez-vous un instant : de qui avez-vous détruit la vie ? Il ne doit pas y en avoir des masses, non ?

Theo haussa les sourcils.

— Si vous saviez, rétorqua-t-il en lui adressant un clin d'œil, avant de retourner dans la salle de réunion et de refermer la porte derrière lui.

Chapitre 6

Jo était assise à son bureau, les yeux fixés sur la porte fermée. Le brouhaha à l'intérieur ne faiblissait pas. Ils n'étaient pas d'accord sur la marche à suivre. L'e-mail était arrivé il y a deux heures ; il était alors neuf heures du soir. Maintenant, il était onze heures. La date limite expirait demain à midi. L'argent avait déjà été commandé. Ce genre de chose devait aller vite. Il était encore en dépôt à la banque nationale, prêt à être utilisé dès que la police en aurait besoin.

Jo tapota le plateau de la table avec ses ongles. Clic-clac. Clic-clac. Mario était déjà venu deux fois lui dire qu'elle pouvait partir — mais qu'ils seraient contents et reconnaissants si elle restait. Évidemment qu'elle resterait. Personne ne voudrait rater ça ! Pourtant, elle n'était pas impliquée. Elle n'était que l'employée de bureau. La stupide secrétaire. Bah ! S'ils savaient ! Jo était bien plus que ça. Et pour l'instant, elle était surtout impatiente. Trop longtemps à attendre. Pendant que tous débattaient, la petite Lejla était chez ce porc de ravisseur, effrayée. La pauvre enfant !

Les neurones de Jo tournaient à plein régime. Elle faisait partie de la faction « mieux vaut agir que parler » et était fermement convaincue que le blabla stratégique apportait rarement le succès. Bien sûr, elle n'était pas policière. Ceux-ci devaient savoir ce qu'ils faisaient. C'était la seule raison qui l'avait empêchée jusqu'ici de passer à l'action. Il fallait faire quelque chose. On ne pouvait pas rester là sans rien faire.

Clic-clac. Clic-clac.

Son regard tomba sur l'horloge. Elle actualisa sa boîte de réception pour la cinquantième fois, espérant qu'un nouveau message serait arrivé. Jusqu'ici, rien. Jo considérait cela comme une erreur. Si elle était déjà impatiente, combien le ravisseur devait-il l'être ?

— Très, très, très impatient, murmura Jo en cliquant sur l'e-mail intitulé « About: Lejla… ! ».

Elle relut le message et confirma son opinion : le ravisseur n'était ni un sadique ni un pédophile. C'était quelqu'un qui voulait humilier Theo Sammers et se faire un peu d'argent au passage.

Jo fixa de nouveau la porte derrière laquelle la discussion faisait rage. Puis elle prit sa décision.

— C’est intenable… murmura-t-elle pour elle-même, et elle cliqua sur « Répondre », frappant sur le clavier avec ses longs ongles.

— Allô ? Il nous faut un signe de vie.

Avec un éclat d’énergie sauvage dans les yeux, Jo envoya le message, s’adossa à sa chaise, croisa les bras et fixa sa boîte de réception.

Deux minutes passèrent. Puis la réponse arriva.

— De qui ? De la petite ? Pour savoir si elle est encore en vie, vous devrez me croire sur parole. Bisous.

Jo se pencha et répondit immédiatement.

— Non. De vous. Merci pour le signe. Ils discutent encore. Je voulais juste vous tenir au courant.

Clic — envoyé.

La réponse suivante arriva plus vite encore.

— « Ils » ?

— Les flics. Theo et le reste.

— Et qui êtes-vous donc, si je peux me permettre ?

— Personne d’important. Je ne fais même pas partie de la discussion.

— Alors vous ne pouvez être que l’employée de bureau, j’ai raison ? Vilain de votre part. Bises.

Le cœur de Jo battait à tout rompre. Les mots en disaient bien plus qu’elle n’aurait osé espérer.

— Bien plus, murmura-t-elle en tapant de nouveau.

— Vous êtes malin ! Oui, c’est bien moi. Je suis nouvelle et j’en sais déjà plus que ceux qui sont là-dedans.

— N’importe qui en sait plus qu’eux. Comment ça se passe ?

— Pour vous ? Bien. Pour eux ? Mitigé.

— Haha !

— Je vous tiens au courant, je vais aller faire l’indiscrète.

— Bises !

Jo fixa l'écran, ses joues brûlantes. Elle imprima l'échange et, juchée sur ses talons, se dirigea vers la salle de réunion. Des discussions ? Pfff. Sa grand-mère aurait dit : « On ne décroche pas la lune avec ça. »

Elle frappa et entra.

— On n'a pas besoin de café pour l'instant, merci, Jo, dit Mario en se détournant.

Personne ne prêta attention. Elle se racla la gorge, sans réaction. Sans hésiter, elle alla se placer devant le tableau blanc et passa ses ongles sur le revêtement. Le son, strident et tranchant, fit taire immédiatement la pièce.

— Mais vous avez perdu la tête ?? s'exclama un policier. Theo secoua la tête, déconcerté, tandis que le visage de Mario virait au rouge écarlate.

— Puis-je avoir un instant de votre attention ? Je suis sûre que vous débattiez du protocole, mais pendant ce temps, j'ai pris la liberté de faire avancer les choses d'un pas vers la solution.

— Hein ?

— Qu'est-ce qu'elle raconte ?

— Comment ça ?

Jo ignora les regards incrédules et s'adressa à Theo.

— Theo, est-ce qu'un de tes anciens collègues figure sur ta liste d'ennemis ?

Les sourcils de Theo se haussèrent. Il la fixa avec incrédulité. Mario prit la liste en main.

— Deux. Pourquoi ?

Avec un sourire triomphant, Jo brandit l'impression en l'air.

— Parce que notre ravisseur est l'un des tiens. Voilà pourquoi.

Cette information fit l'effet d'une bombe. Les réactions furent variées : certaines bouches restèrent bées, quelques rires incrédules résonnèrent, mais le bruit le plus menaçant fut celui des pas lourds de Mario traversant la pièce. Il saisit Jo par le bras et l'entraîna vers la sortie.

Mario claqua la porte derrière lui, qui fut rouverte peu après. Theo se plaça à ses côtés, et tous deux fusillaient Jo du regard.

— Vous n'avez pas l'air joyeux, murmura Jo, pressant ses lèvres l'une contre l'autre et baissant les yeux pour fixer ses chaussures avec la plus grande concentration.

— Qu'est-ce que tu as foutu, Jo ?? siffla Mario.

Jo haussa les épaules et tendit l'impression de l'échange d'e-mails à Mario. Les explications étaient superflues. Mario et Theo se rapprochèrent pour lire. Fascinés et captivés à la fois, comme Jo le constata lorsqu'elle osa lever de nouveau les yeux.

— Je n'arrive pas à y croire, lâcha Theo en levant les bras au ciel avant de faire les cent pas.

— Jo ! Je n'arrive tout simplement pas à croire que tu aies fait ça ! Tu as saboté notre enquête ! Tu as…

— Obtenu l'indice décisif, termina Theo à la place de Mario.

Mario se retourna et le fixa avec incrédulité.

— Elle a raison, Mario. Ne souris pas, Jo, on s'occupera de toi plus tard ! Ce que tu as fait là est… enfin, je n'ai pas les nerfs pour m'en occuper maintenant. Mais Mario, elle a raison ! Ce n'est peut-être pas écrit noir sur blanc, mais c'est un indice. Un indice important.

— Quoi ?

— Le fait qu'il écrive immédiatement qu'elle doit être une employée de bureau.

— Oh, n'importe quoi, tout le monde sait ça !

— Ah bon ? Un vendeur de chaussures écrirait ça ? Un employé de banque ? Directement, en allant droit au but ? Non. Tu comprends ce que Jo veut dire. Lis simplement entre les lignes, Mario. Elle a raison.

Jo dut se retenir d'applaudir. Évidemment qu'elle avait raison. Elle avait souvent raison. Les autres étaient surpris, pas elle. Elle savait ce qu'elle valait. Elle savait beaucoup de choses.

Ne pas sourire, se sermonna-t-elle. Surtout ne pas sourire. Elle essaya de prendre un air humble, celui d'une simple employée. Elle y parvint tant bien que mal.

— D'accord, admettons que ce soit le cas, alors…

— Peter Absberger, fut tout ce que Theo eut à dire.

Les sourcils de Mario se haussèrent.

— Peter Absberger s'est mis à boire, a foiré trois affaires, et j'ai fait en sorte qu'il perde son boulot. Il a perdu sa femme et sa maison. Il a toutes les raisons de me haïr.

— Tu as dit qu'il y avait deux policiers sur la liste, fit remarquer Jo.

Mario jeta un regard de biais, mais ne répondit pas.

— L'autre, c'est Chris Hansler. Il… il y a eu une histoire personnelle autrefois.

— C'est bien ce qu'on cherche, non ? demanda Jo.

— Ce n'est pas lui. Il… il a été avec Bine. Avant que je me mette avec elle. Maintenant c'est mon ex-femme, ce qui est précisément la raison pour laquelle je ne pense pas qu'il soit le ravisseur.

— Peu importe. On vérifie les deux, ordonna Mario. Et toi, Jo ? Tu poses ton cul là-bas et tu ne bouges plus du reste de la nuit, est-ce clair ? Tu ne fais rien, à part aller chercher du café. Absolument rien !

— C'est compris, chef.

Jo fit un clin d'œil à Theo, fit demi-tour et s'éloigna sur ses talons.

Chapitre 7

Ils avaient tous passé la nuit au bureau, même si l'on ne pouvait pas vraiment parler de sommeil. Theo n'avait quasiment pas fermé l'œil. Ses collègues s'étaient éclipsés dans divers bureaux pour somnoler une heure ou deux. Jo, elle, s'était recroquevillée sur le canapé du bureau de Mario, ne laissant à ce dernier d'autre choix que de dormir sur sa chaise.

Ils attendirent jusqu'à dix heures. Puis tout commença. Theo fut l'un des derniers à partir. Il frappa à la porte du bureau de Mario et l'ouvrit. Jo était appuyée contre le bureau, un petit miroir à la main, peinant à se brosser les cheveux de l'autre.

— J'ai une tête de déterrée, dit-elle d'un ton sincèrement désespéré.
— Oh, arrêtez, répliqua Theo.
— Ne me regardez pas, vous allez avoir peur.
— Ça m'étonnerait. Écoutez, c'est le moment. Je voulais juste vous prévenir parce que… enfin, vous savez.
— C'est quoi, le plan ? Ou vous n'êtes pas autorisé à me le dire ?
— Non, je ne le suis pas, dit Theo avant d'entrer tout de même et de refermer la porte derrière lui.

Jo se tourna vers lui et fronça les sourcils en découvrant sa tenue.

— Vous portez un manteau d'exhibitionniste. Le genre que mettent les pervers pour montrer leur engin aux enfants dans les parcs. Ça n'annonce rien de bon.
— Le plan est le suivant : nous avons confirmé par e-mail au ravisseur que nous acceptions le marché. Il a répondu que Lejla serait conduite dans un endroit sûr dès qu'il aurait l'argent, et qu'il nous indiquerait ensuite l'emplacement. Nous avons encerclé la place du marché pendant la nuit, très discrètement. Il n'a rien pu remarquer. Je dépose l'argent comme convenu. Mais…

Jo haussa les sourcils, interrogative.

— … le problème est… et si ce n'est pas lui ? Nous surveillons les deux appartements, mais nous ne pouvons pas donner l'assaut sans motif valable. Nous ne pouvons qu'attendre qu'il se passe quelque chose. Vous comprenez ? Et nous pourrions nous tromper. Le ravisseur pourrait être l'un des autres noms sur la liste. Et nous ne pouvons pas risquer de laisser passer l'heure fatidique sans… enfin, vous voyez.
— Oui, forcément. J'aurais juste aimé voir votre entrée en scène, répondit Jo en le toisant de haut en bas avec un sourire.

— Ne vous en faites pas. Je suis sûr que la vidéo sera sur YouTube dans trois heures. Allez… à tout à l'heure.
— Bonne chance ! cria Jo.

Exactement douze minutes plus tard, Theo gara sa voiture banalisée dans la Thelenbergstraße, qui menait directement à la place du marché. De là, il voyait l'horloge dorée par laquelle ce cauchemar avait commencé. Quel symbole que d'avoir choisi la même place pour la remise de la rançon.

Il y aurait des centaines de personnes.

Theo baissa les yeux sur lui-même. Il portait encore son manteau. Jo avait raison : il ressemblait à un pervers. Un trench-coat marron arrivant aux genoux, avec un col. Et cela en plein mois de juin. Dessous, il portait le fameux costume vert pomme façon Borat, qui en montrait beaucoup trop et ne laissait aucune place à l'imagination. Le ravisseur avait même ajouté une banderole sur les bretelles du string, où l'on pouvait lire : « Je suis un énorme connard ».

Theo ferma les yeux et inspira profondément. Cela n'avait aucune importance. Il ferait tout pour retrouver sa fille. Absolument tout. Il traverserait même cette foutue place complètement nu si c'était nécessaire.

Pourtant, malgré ses efforts mentaux, il ne put empêcher le rouge de lui monter aux joues en pensant qu'il allait devoir s'exhiber d'un instant à l'autre.

La mallette reposait à côté de lui. Derrière, une voiture avec deux policiers en civil lourdement armés veillait. La Banque Nationale ne laissait jamais cinq millions d'euros sans surveillance.

Sur la place du marché, d'autres policiers en civil étaient postés à l'intérieur des immeubles, pas dehors. On les avait placés là pendant la nuit. Si le ravisseur était vraiment l'un d'eux, il connaissait le protocole, les ruses, tout. C'était dangereux. Ils avaient volontairement mobilisé moins d'hommes que d'habitude. Moins, c'était mieux : trop de monde augmentait le risque d'être repéré, même en prenant mille précautions.

Theo regarda sa montre. Il avait suffisamment attendu. C'était l'heure.

Il inspira de nouveau, força son esprit à ignorer son apparence. Qu'est-ce que ça changeait ? Que le ravisseur s'amuse. Tant que Lejla allait bien, le reste n'avait aucune importance.

— S'il te plaît… fais qu'elle aille bien, murmura-t-il.

Theo enfouit son visage dans ses mains et compta jusqu'à dix. Puis il sortit. Il contourna la voiture, ouvrit la portière passager, retira son manteau, saisit la mallette et la fixa à son poignet avec une menotte — exigence de la Banque Nationale. La clé était dans sa main libre.

Il se mit en marche. Vision en tunnel. Rien ne devait l'intéresser hormis la remise de la mallette. Rien d'autre : ni l'endroit où se trouvait le ravisseur, ni ce qu'il faisait, ni s'il l'observait. Ni les regards qui, déjà, commençaient à pleuvoir sur lui.

C'était maintenant l'affaire de ses collègues. Vision tunnel. Démarche déterminée. La poubelle rouge, à l'entrée opposée de la place du marché, était l'objectif. Le reste ne comptait pas.

Marcher. Respirer. Se concentrer. Ne pas se retourner. Ignorer les « Ah » et les « Oh » ainsi que le clic des nombreux téléphones portables. Il n'y avait que lui et la mallette. Et Lejla, à qui il pensait sans cesse.

Sa marche de la honte dura cinq minutes, le temps qu'il fallut pour entrer sur la place et la traverser. Malgré tous ses efforts pour ignorer son environnement, il savait qu'on le dévisageait. Combien de paires d'yeux le suivaient ? Combien de téléphones étaient dégainés à cet instant ? Il gardait le regard obstinément fixé au sol, mais les murmures et les rires lui parvenaient malgré tout. C'était samedi. De l'autre côté de la place se tenait le marché fermier hebdomadaire. Il y avait des centaines de personnes autour de lui. La rougeur de son visage était flagrante, mais il s'efforçait de chasser toute pensée liée à ce qui l'entourait.

Un pas après l'autre, jusqu'à se retrouver enfin devant la poubelle. Ce n'est qu'alors qu'il leva la tête. Il introduisit la clé dans la petite serrure des menottes ; celles-ci s'ouvrirent dans un léger déclic. Theo se baissa et déposa la mallette sous la poubelle.

Il fit demi-tour et repartit, le regard de nouveau rivé au sol. Il savait exactement où se trouvaient ses collègues, et l'angle de vue de chacun. Il n'avait plus qu'à…

Un fracas assourdissant le tira de ses pensées. Par instinct, Theo fléchit les genoux, effectua une roulade et chercha son arme — qu'il ne portait évidemment pas. Il se releva, se retourna et vit un nuage de fumée noire. Des centaines de cris retentirent de toutes parts. Theo regarda frénétiquement autour de lui, incapable d'analyser la situation. Y avait-il des blessés ? Une bombe venait-elle d'exploser ? Il pivota sur

lui-même. Les gens couraient dans tous les sens, et la vaste place semblait soudainement devenue très étroite. Theo fut bousculé plusieurs fois en essayant de retourner vers la poubelle, maintenant complètement engloutie par le nuage de fumée.

Theo tenta de distinguer quelque chose. En dehors de la fumée, les murs autour de la place restaient intacts, à gauche comme à droite de l'explosion présumée.

— Ce n'était qu'un fumigène ! hurla-t-il, sans s'adresser à personne en particulier.
— Un fumigène ! répéta-t-il, mais ses cris furent étouffés par le tumulte. Les gens couraient en panique vers les sorties les plus proches.

— Merde ! cria Theo avant de tenter à nouveau de courir vers la poubelle.

Il se fraya un chemin, puis un second fracas retentit. Cette fois, la fumée était d'un rouge éclatant. Clairement un autre fumigène. Rien de dangereux, mais la fumée brûlait les yeux et recouvrait tout dans un rayon de cinq mètres. Theo ne voyait plus rien, les yeux larmoient, la gorge le grattait.

— C'est pas vrai ! hurla-t-il en tournant sur lui-même. La moitié de la place était maintenant plongée dans la fumée. Tout le monde toussait.

— Et merde ! jura-t-il à nouveau, repartant vers la poubelle.

Arrivé sur place, il entra en collision avec Alex, déjà agenouillé devant la poubelle et hurlant dans son talkie-walkie. Theo l'agrippa par l'épaule.

— La mallette est partie ? demanda-t-il, essoufflé.
Alex baissa son talkie-walkie.
— Ouais, mec. Bien sûr qu'elle est partie. Ce connard a vraiment planifié son coup. On a bloqué les rues adjacentes, il doit bien quitter la place par quelque part.

— Et pour les appartements ? demanda Theo, ses mots étouffés par une quinte de toux.
— Rien, mec ! Aucun des deux appartements n'a été touché. Personne n'en est sorti. Fausse piste.
— Non, pas une fausse piste. Il a juste été plus malin. Il a probablement dormi dans un hôtel. Regarde ! C'est un pro ! Il savait exactement ce qu'on ferait. Bien sûr que c'est l'un des nôtres. On doit prendre les appartements d'assaut, tout de suite. Lejla est dans l'un des deux, j'en suis sûr !

Theo était au bord du désespoir. La fumée stagnait encore lourdement dans l'air. Il regarda Alex, qui restait immobile.

— Donne-moi ça ! grogna-t-il en lui arrachant le talkie-walkie des mains.
— Canal ?
— Deux, répondit Alex.

Theo savait qu'Alex le soutenait — au moins moralement. Mais il ne pouvait lui en vouloir de ne pas vouloir jouer les subalternes. S'il donnait l'ordre maintenant, ce serait une violation flagrante des procédures. Mais il s'en occuperait plus tard.

— Et puis merde, murmura-t-il en basculant sur le canal deux.
— Intervention sur les deux postes. Maintenant !

Alex fit un signe de tête et ils partirent en courant. Ils regagnèrent la voiture de Theo. Celui-ci enfila son manteau pendant qu'Alex alertait les pompiers. Theo sortit son téléphone de la boîte à gants et alterna son regard entre talkie-walkie et portable. Combien de temps l'assaut prendrait-il ? Une minute ? Deux ? Pas plus, c'était certain. Une porte se franchit vite, un appartement fouillé tout aussi vite. Si Lejla était là, elle serait bientôt en sécurité.

Bientôt !

Le talkie-walkie grésilla. Theo l'approcha fébrilement de sa bouche.
— Quoi ? Que s'est-il passé ?
— Une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne : on sait qui est le ravisseur. C'est Peter Absberger. On a trouvé l'e-mail sur son bureau. La mauvaise : Lejla n'est pas là.
— Merde ! hurla Theo en donnant plusieurs coups de pied dans les pneus de sa voiture.

Alex se précipita vers lui, le força à s'arrêter et lui empoigna les épaules.

— On va la trouver ! Tu m'entends ? On va la trouver ! Allez, viens. Je te ramène au commissariat.

Chapitre 8

Jo était tellement penchée sur son bureau qu'elle semblait presque allongée dessus plutôt que simplement assise. Elle entendait Mario hurler depuis son bureau. Quelque chose avait foiré. Complètement foiré. À force de saisir chaque mot qui lui parvenait de façon limpide, elle comprit : il y avait eu une explosion, l'argent avait disparu, et ils n'avaient toujours pas Lejla.

Le nom de Peter Absberger revenait sans cesse, confirmant les suppositions de Theo. Ce Peter avait donc maintenant l'argent. Et il avait obtenu l'humiliation que Theo redoutait tant. Dans ce cas, il n'était que juste qu'il rende l'enfant immédiatement !

La colère monta dans le ventre de Jo. Elle se redressa, croisa les bras sur sa poitrine et réfléchit intensément. Peter avait obtenu tout ce qu'il voulait. L'enfant n'était plus qu'un boulet. Si elle avait volé cinq millions d'euros, elle serait déjà en route vers le Liechtenstein. Ou la Suisse. Peu importe, elle aurait disparu. Et l'enfant ? On ne pouvait pas la laisser seule dans l'appartement. De toute façon, dormir chez soi après un coup pareil était totalement illogique et risqué. Même le plus stupide des ravisseurs devait savoir que la police n'attendrait pas sans agir. Elle enquêterait, et finirait par tomber sur une piste.

Non, le coupable n'avait certainement pas dormi dans son propre appartement. L'enfant non plus. Avait-il une cachette ? Peut-être. Ou alors, un hôtel. Avec l'enfant ? Peut-être. Mais il ne pouvait pas emmener la petite lors de la remise de rançon. Il s'en était donc débarrassé avant. Mais où ?

Une idée traversa l'esprit de Jo comme un éclair, la faisant presque sursauter.
— Mais bien sûr ! murmura-t-elle, éteignant son écran et se précipitant dehors sans prévenir personne.

Elle monta dans sa voiture et démarra en trombe. Dix minutes de course à travers la ville la menèrent exactement là où, la veille, une autre voiture s'était garée : celle du ravisseur, dans cette petite rue discrète longeant l'arrière de l'école maternelle de Lejla. C'est ici qu'il l'avait enlevée. Et c'est ici qu'il l'avait probablement redéposée. N'est-ce pas ?

Jo descendit et scruta les environs. Le trou dans le grillage avait été colmaté provisoirement. Elle fit le tour sur elle-même : impossible qu'il ait ramené l'enfant à l'école maternelle, ni ailleurs où il aurait risqué de se faire surprendre. Les

enfants n’étaient pas fiables. Et quand on prévoit de voler cinq millions d’euros, on ne peut pas se permettre d’imprévus.

— Seul un enfant endormi est un enfant fiable, murmura Jo en longeant la clôture. Elle passa la main sur le grillage. Une rue calme, une rangée de maisons, des champs. Assez discret pour agir sans être vu, mais assez fréquenté pour rester prudente.

Des champs !

Jo retourna à l’endroit de l’enlèvement, puis se dirigea vers le côté opposé de la rue, à la lisière du champ. C’était un champ de maïs, les tiges assez hautes pour dissimuler un enfant endormi. Elle progressa, avançant prudemment, cherchant un creux dans l’océan de verdure.

Là ! Une tache rose au milieu du vert.

Jo sourit et sortit son portable. Theo décrocha immédiatement.
— Tu peux arrêter tes prières, cher collègue. J’ai retrouvé ta fille.

Épilogue

Theo se trouvait dans le bureau de Mario. Ce dernier lui passait un savon, tandis que Theo acquiesçait d'un air contrit en feignant la compréhension. Oui, patron, je ne recommencerai pas, patron, c'était une erreur.

Il n'y aurait pas de problèmes. Des soupçons concrets constituaient une excellente base d'argumentation pour justifier l'assaut de l'appartement. Après tout, ils avaient eu raison : Peter Absberger était bien le coupable. Ils ne l'avaient pas encore retrouvé. Mais ils allaient le faire. Il ne pouvait pas rester en Allemagne et il ne pouvait pas passer la frontière — il était devenu en un rien de temps l'homme le plus recherché du pays.

Mario lui adressa un signe de tête, lui tapota l'épaule et demanda :

— Comment vont Lejla et Bine ?

— Bien. Enfin, Lejla va bien. Pour elle, tout cela a été une aventure géniale. Il ne lui a fait aucun mal. Bine, en revanche… Je crois qu'elle va aller se confier aux mains expertes de son psychothérapeute. Elle est assez secouée.

— Je m'en doute.

Les deux hommes restèrent silencieux un instant, regardant vers l'extérieur. La porte du bureau de Mario était ouverte et, en face, se trouvait le bureau de Jo. Jo fixait son écran avec concentration et tapait quelque chose. Le cliquetis de ses ongles était si bruyant qu'on l'entendait jusque dans l'autre pièce.

— Je peux te poser une question indiscrète, Mario ?

— Tu peux toujours essayer.

— C'est quoi son histoire, à elle ?

— À Jo ?

— Jo, qui a débarqué du jour au lendemain, que tu nous as imposée sans prévenir, pour qui il n'y a eu aucune annonce officielle et qui n'a aucune formation adéquate.

— C'est une longue histoire.

— Abrège-la et raconte-la-moi quand même.

— On est voisins.

— Ça, je le sais déjà.

— D’accord. Tu sais que Louise et moi avons eu quelques problèmes de couple l’année dernière ?

— Mhm.

— Eh bien, j’étais agacé, triste et frustré, et du coup je suis allé… voir ailleurs.

— Voir ailleurs ?

— J’avais besoin d’une diversion.

— Ah bon ?

— Je sortais souvent faire la fête, et ici et là… enfin, je ne dirais pas que j’ai commis une véritable incartade, mais…

— Il y a des incartades qui n'en sont pas ?

— Pas si on demande à ma femme. Quoi qu’il en soit, Jo m’a vu avec une autre et ne m’a pas dénoncé. Elle a dit que j’étais un porc, comme tous les hommes le sont, que son mari l’avait trompée aussi et qu’elle trouvait ça impardonnable, mais que ce n’était pas ses oignons et qu’elle tiendrait sa langue. Et que je lui étais redevable.

— Et maintenant, elle est ici.

— Maintenant, elle est ici.

— Que Dieu nous vienne en aide.

Mario éclata de rire et secoua la tête. Theo sortit et se dirigea vers Jo. Elle leva la tête et lui adressa un sourire irrésistible.

— Je peux faire quelque chose pour vous, Theo ?

— Vous en avez déjà assez fait. Je ne vous ai pas encore remerciée.

— Ce n’est pas nécessaire. On ne fait tous que notre boulon, non ?

— D’accord, admettons, même si dans votre cas ce n’est pas tout à fait vrai.

Jo a haussé les épaules avec un sourire.

— Vous savez que vous avez juste eu de la chance, n'est-ce pas ? a demandé Theo en essayant de paraître particulièrement poli. Il ne voulait pas sembler ingrat, mais…

— De la chance ? rétorqua-t-elle.

— Oui. Avec votre histoire d'e-mails en solo. Ça aurait pu très mal finir. Vous avez simplement eu de la chance.

— Savez-vous ce que vous ne comprenez pas ?

— Vous allez sans doute me le dire.

— C’est que la vie n’est pas prévisible. Et que les protocoles, les listes de procédures, les directives, les règlements, les lois et, d’une manière générale, tous les plans possibles ne servent strictement à rien s’il manque une chose.

— Laissez-moi deviner : la chance ?

Jo a souri.

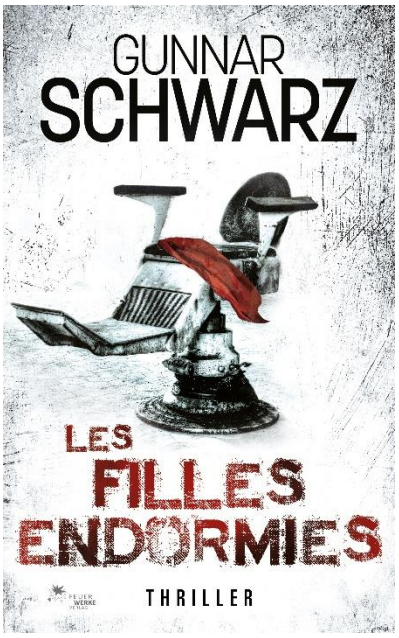
— Apparemment, vous avez fini par comprendre.

- Fin -

Avez-vous aimé mon livre ?

Ce livre a été traduit de l'allemand. Si, au cours de votre lecture, vous avez remarqué quoi que ce soit que je pourrais améliorer, n'hésitez pas à m'écrire à : feedback@gunnarschwarz.de.

Si vous avez aimé cette nouvelle, vous aimerez peut-être aussi mon premier roman :



Les filles endormies (Thriller) eBook : Schwarz, Gunnar, Schwarz, Gunnar: Amazon.fr: Boutique Kindle